

Le roman du terroir

Aurélien Boivin

Numéro 143, automne 2006

La littérature québécoise avant 1940

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (2006). Le roman du terroir. *Québec français*, (143), 32–37.



AURÉLIEN BOIVIN

LE ROMAN DU TERROIR

Si on devait résumer rapidement l'histoire du roman québécois jusqu'en 1930 ou 1940, il faudrait s'attarder à trois grandes catégories : le roman historique, qui vise à faire connaître les hauts faits d'armes des héros de l'histoire canadienne, le roman d'aventures, qui multiplie, dans son intrigue, les péripéties propres à susciter l'intérêt du lecteur, et le roman du terroir, qui nous intéresse ici, aussi appelé roman régionaliste ou roman de mœurs paysannes, parce qu'il décrit, comme le roman rustique en France, la réalité campagnarde ou rurale. Le cadre géographique où il se déroule est la campagne, perçue comme un lieu privilégié, idéalisé, rédempteur, qui assure bonheur et prospérité à celui qui accepte d'y vivre. Cet espace fermé est presque toujours opposé, dans ce genre de roman, à un autre espace, ouvert celui-là, la ville, associée à un lieu de perdition, véritable enfer du vice et de la dépravation qui conduit à l'échec celui qui s'y réfugie.

Font partie du roman du terroir trois catégories de romans. Le roman de colonisation raconte l'établissement de nouveaux colons dans les régions neuves et inexplorées, récemment ouvertes au défrichement et à l'agriculture. Le roman de la terre paternelle, dit aussi de la fidélité, pose ouvertement le problème de la succession sur la terre ancestrale. Quant au roman agriculturiste, il est essentiellement une œuvre de propagande car il défend une thèse : le salut économique et social de la race canadienne-française par l'agriculture. « Emparons-nous du sol et restons chez nous ! », telle pourrait être sa devise.

Essayons d'y voir plus clair en nous attachant à quelques représentants de l'un et l'autre de ces genres et en dégagant pour chacun des principales caractéristiques.

Le roman de colonisation

Le roman de colonisation a pour objet la conquête des vastes espaces du territoire canadien-français. Les premiers habitants se sont établis le long des deux rives du Saint-Laurent. En pratiquant la méthode du morcellement des terres, ils ont pu établir un à un leurs nombreux descendants. Une telle politique a cependant vite atteint ses limites. Incapables de prospérer sur des terres devenues trop petites, des groupes de colons sont contraints d'émigrer à l'intérieur des terres et de conquérir de nouveaux espaces où ils pourront établir sans aucune difficulté leurs enfants et, surtout, les garder au pays au lieu d'aller grossir la main-d'œuvre à l'étranger, aux États-Unis en particulier.

Illustration (En traîneau « sautant vers la rive ») de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, Musée national des beaux-arts du Québec (tirée de la première édition québécoise de *Maria Chapdelaine*. Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916.)

Charles Guérin¹ (1853) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et, surtout, Jean Rivard, le défricheur (1862) et Jean Rivard, économiste² (1864) d'Antoine Gérin-Lajoie sont les premières œuvres à vanter les mérites de la colonisation sur des terres neuves afin de perpétuer la race canadienne-française, d'assurer son avenir. Les héros, Charles Guérin et Jean Rivard, qui donnent leur titre respectif aux romans, sont tous deux confrontés, au terme de leurs études, à l'encombrement des professions libérales et à la politique du morcellement des terres ancestrales. Pour eux, l'avenir de la jeunesse de leur pays est dans l'établissement sur des terres inexplorées, dans des cantons éloignés, en dehors des seigneuries.

Conscient que plusieurs jeunes de son entourage sont «sur le point d'émigrer à l'étranger» (p. 349), de s'exiler aux États-Unis ou de s'enrôler pour les compagnies pelletières dans les pays d'en haut, Guérin, investi d'une mission, convoque à la sortie de la messe dominicale «les futurs déserteurs». Il leur fait «un magnifique sermon en trois points sur la lâcheté qu'il y avait d'abandonner son pays, sur les dangers que l'on courait de perdre sa foi et ses mœurs à l'étranger, sur l'avantage et le patriotisme de fonder de nouveaux établissements sur les terres fertiles de notre propre pays» (p. 349). Il prêche d'exemple et se transforme en véritable chef : il renonce à ses études de droit, forme avec quelques actionnaires «une petite société pour l'établissement [sur] des terres incultes de la seigneurie et du township voisin» (p. 350). Il devient bientôt l'une des personnes les plus respectées et les plus en vue d'une paroisse florissante dont le pasteur n'est nul autre que son frère Pierre. Grâce à «[s]a réputation d'homme de bon conseil», il est pressenti pour devenir député.

C'est plutôt Jean Rivard qui accèdera à l'Assemblée législative, car il a bien mérité de son pays et de tous les siens. Chevalier sans peur et sans reproche, le héros de Gérin-Lajoie renonce à ses études au Séminaire de Nicolet, à la mort de son père, et, au lieu de prendre la relève sur la terre ancestrale, morcelée, décide d'aller s'établir dans le canton de Bristol, qu'il défriche au prix d'intenses labeurs et de nombreux sacrifices. Il y amène bientôt Louise Routier, son épouse, dans un foyer confortable, relié en un temps record à la civilisation par une route carrossable que le gouvernement a accepté de construire pour

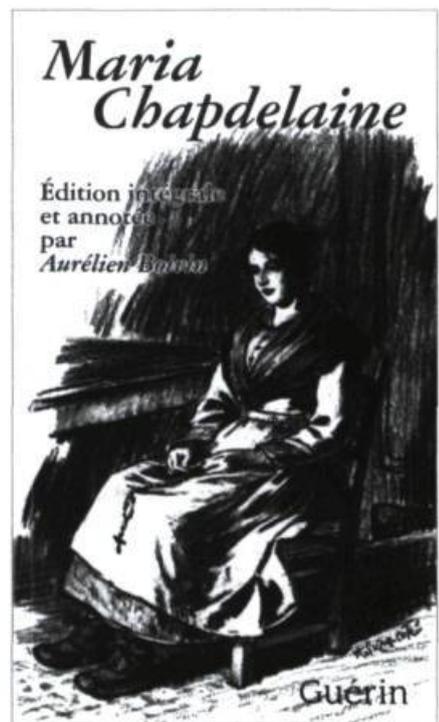
encourager la colonisation, favorisée dans la deuxième partie, Jean Rivard, économiste. Grâce à cet important moyen de communication, les colons affluent dans le canton où ils assistent d'abord à l'érection d'une paroisse, Rivardville, qui deviendra rapidement prospère et, sous l'impulsion du maire, le héros, l'un des plus riches villages du Québec. Une telle réussite pousse ses concitoyens à le choisir comme leur représentant à l'Assemblée législative, poste qu'il abandonne après un premier mandat pour se consacrer à la culture de sa terre et à l'enseignement des nouvelles techniques pour rentabiliser au maximum l'exploitation agricole.

«Histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune, né dans une condition modeste, qui sut s'élever par son mérite, à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays» (p. 1), l'aventure de Jean Rivard se veut une preuve que l'agriculture est à la base de toute société et est l'industrie la plus productive et la plus rentable pour le genre humain. Gérin-Lajoie en est convaincu, qui incite la jeunesse instruite à s'établir sur une terre, «le moyen le plus sûr d'accroître la prospérité générale, tout en assumant le bien-être des individus» (p. 11) Pour survivre, les Canadiens français doivent prendre possession de leur propre pays et en cultiver la terre, avant que d'autres, des étrangers, s'en emparent (p. 17). Comme son héros, Gérin-Lajoie, fidèle en cela à l'idéologie de la classe dominante, croit que la colonisation est essentielle à la survie de la race canadienne-française. Sans elle, les jeunes continueront à prendre le chemin de l'exil, vers les États-Unis surtout, appauvrissant ainsi la race en la privant de leurs bras vigoureux. Quelle perte importante pour le pays ! C'est, écrit René Dionne, la seule façon qui s'offre à Jean Rivard de «pallier l'encombrement des professions [libérales] et [de] contribuer à la prospérité du pays en même temps qu'au bien-être du peuple» (p. 386). Car «l'agriculture [...] est la source la plus sûre et la plus féconde de la richesse nationale; en plus de garantir une base économique solide à la nation en fournissant le pain quotidien de la famille agricole, elle crée des emplois en faisant surgir et prospérer les autres industries», écrit encore Dionne. Jean Rivard, c'est le roman de la réussite sociale. Les jeunes gens n'ont qu'à imiter ce jeune homme déterminé que l'élite ne manque pas, dès la parution de l'œuvre, de proposer comme modèle.

La meilleure réussite de cette catégorie de romans toutefois est sans contredit *Maria Chapdelaine*³ de Louis Hémon, d'abord publié en feuilleton dans le quotidien parisien *Le Temps*, en 1914, puis en volume à Montréal, en 1916, et à Paris, en 1921, inaugurant la collection «Les Cahiers verts», chez Grasset. Le roman a connu, par la suite, une fortune considérable, inégalée, puisqu'il fut réédité à plusieurs reprises et a été traduit dans plus de vingt langues.

À la différence des autres représentants du roman de colonisation, Hémon pose le problème autrement. Il ne s'agit pas pour lui de dénoncer le manque de places dans les vieilles paroisses ni l'impossibilité pour les pères de famille d'établir leurs nombreux enfants sur des terres environnantes. Le romancier bres-tois est fasciné par les vastes espaces du «pays de Québec» et par ce qu'il appelle l'éternel malentendu entre deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure» (p. 51).

François Paradis est un aventurier, un coureur de bois, qui a tôt fait, à la mort de son père, de se départir de la terre ancestrale



à Mistassini parce qu'il n'a pas les qualités requises pour la faire fructifier, ainsi qu'il l'avoue à la mère Chapdelaine, en présence de Maria : « Oui. J'ai tout vendu. Je n'ai jamais été bon de la terre, vous savez. Travailler dans les chantiers, faire la chasse, gagner un peu d'argent de temps en temps à servir de guide ou à commercer avec les sauvages, ça, c'est mon plaisir, mais gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là, je n'aurais jamais pu faire ça tout mon règne, il m'aurait semblé être attaché comme un animal à un pieu » (p. 50).

Le père Chapdelaine a lui aussi une passion pour l'aventure. Comme Paradis, il est incapable de se fixer à demeure sur un lopin de terre, car il est « fait pour le défrichement plutôt que pour la culture » : « Cinq fois déjà depuis sa jeunesse il avait pris une concession, bâti une maison, une étable et une grange, taillé en plein bois un bien prospère; et cinq fois il avait vendu ce bien pour s'en aller recommencer plus loin vers le nord, découragé tout à coup, perdant tout intérêt et toute ardeur une fois le premier labeur rude fini, dès que les voisins arrivaient nombreux et que le pays commençait à se peupler et à s'ouvrir. Quelques hommes le comprenaient; les autres le trouvaient courageux, mais peu sage, et répétaient que s'il avait su se fixer quelque part, lui et les siens seraient maintenant à leur aise » (p. 44).

D'ailleurs, la première à lui faire des reproches, c'est Laura, sa femme, qui « rêve d'une belle terre planche, dans une vieille paroisse, du terrain sans une souche ni un creux, [d']une bonne maison chaude toute tapissée en dedans, des animaux gras dans le clos ou à l'étable », car, selon elle, qui ne comprend pas que la magie des bois puisse exercer autant d'attrait sur des hommes, il n'y a « rien de plus plaisant et de plus aimable » que « des gens bien grésés d'instruments et qui ont la santé » (p. 50-51) pour cultiver la terre. Elle défend son choix avec conviction, en présence de Lorenzo Surprenant, qu'elle n'est pas loin de considérer comme un traître, parce qu'il a déserté la terre paternelle pour s'établir aux États-Unis, et en présence de trois émigrants français qu'elle encourage malgré les difficultés rencontrées sur la terre de Surprenant qu'ils ont acquise dans l'espoir d'y trouver remèdes à leur pénible existence à la ville (p. 136). Quant à Eutrope Gagnon, le troisième prétendant au cœur de Maria,

il représente le colon sédentaire, celui pour lequel la mère Chapdelaine a tant d'estime et d'admiration. Il incarne la permanence.

Le roman de Hémon a suscité de nombreuses prises de position et a donné lieu à des interprétations souvent divergentes, pour ne pas dire contradictoires. Si d'aucuns ont reproché à l'auteur d'avoir réduit les Canadiens français à un peuple de défricheurs, au début du siècle, d'autres ont vanté ses qualités exceptionnelles d'observateur et son grand souci de réalisme. La décision de Maria, l'héroïne, de rester au pays, à la suite de la mort de sa mère, et de se promettre à Eutrope, au lieu de suivre Lorenzo Surprenant aux États-Unis, est perçue par certains spécialistes comme un « suicide moral » et un refus du modernisme. Pour d'autres, le choix de la jeune fille est mûrement réfléchi : elle a compris son rôle et sa décision n'est pas étrangère à sa préoccupation d'assurer la survie de sa famille et de préserver l'avenir de la race. Elle doit poursuivre sur la terre du « pays du Québec » la mission des ancêtres. Les voix qu'elle entend, à la fin du roman, et que des critiques ont perçues à tort comme des *deus ex machina* lui dictent sa conduite. Mais elles ont aussi, par l'interprétation qu'on en a fait, réduit considérablement la portée de l'œuvre de Hémon et ont contribué à alimenter ce qui est devenu, au cours des ans, le mythe de Maria Chapdelaine. Pensons, par exemple, à *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, qui ne retient du roman de Hémon que la troisième voix, celle du « pays de Québec », qui alimente le nationalisme du vieux maître-draveur et qui lui dicte sa conduite : incapable de gagner à sa cause les paysans de son village, il se réfugie dans la montagne, symbole de tout le pays qu'il entend défendre contre les envahisseurs anglophones que la voix, omniprésente dans les autres œuvres de Hémon, associe aux étrangers, aux barbares. Si le combat n'a pas lieu contre le Délié, le traître, le vendu, et si le vieux Menaud sombre dans la folie, une folie qui n'est pas comme les autres et qui ressemble à un avertissement, tout n'est pas cependant perdu. Le Luçon, son futur gendre et double de son fils Joson, mort tragiquement emporté par l'embâcle, assurera la relève, ce qu'a aussi compris Maria Chapdelaine, qui accepte d'épouser Eutrope, « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du chantier » (p. 205).

Le mythe de la terre paternelle

Cette relève qui est assurée dans les romans de colonisation est menacée dans les romans de la terre paternelle, dont *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, publié en feuilleton dans *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne* en 1846, est le prototype, l'archétype même du roman du terroir. Il raconte les déboires d'une famille paysanne de Rivière-des-Prairies (banlieue de Montréal) à la suite de la décision de Charles, le fils cadet, de quitter la terre paternelle pour un séjour d'au moins trois ans dans les Pays d'en haut pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest. Jusqu'à son départ, la famille Chauvin avait connu un bonheur sans nuage : « La paix, l'union, l'abondance régnaient donc dans cette famille; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et sereins » (p. 20).

C'est la situation initiale, bientôt perturbée par la décision du jeune homme, qui dérange la famille entière. Si la mère et la fille Marguerite laissent libre cours aux larmes et au découragement, le père, lui, résigné, craint la perte de son fils aîné. Aussi décide-t-il, bien appuyé par son épouse, de se donner à lui de son vivant dans l'intention avouée de l'attacher au « bien » paternel : « Par ce moyen, il [le fils] se trouvera maître de la terre, et ne pensera plus à partir » (p. 35). La donation, par devant notaire, n'obtient pas les résultats escomptés. Pris à la gorge par les exigences du père ainsi avantagé par l'acte notarié, le fils aîné ne parvient pas à rencontrer ses obligations : il doit bientôt se résigner à révoquer la donation et à remettre ainsi la terre à son père. Mais ce dernier, initié à un autre mode de vie depuis qu'il s'est installé au village, est incapable de renouer avec l'humble condition des cultivateurs. Il se décide alors à louer sa terre « pour un modique loyer » (p. 57) et à ouvrir un commerce « dans un village assez florissant [du] nord du district de Montréal » (*ibid.*) où il « achet[e] un emplacement avantageusement situé, y bâtit une grande et spacieuse maison » avant de « faire ses achats de marchandises à la ville ». Après quelque temps de grande prospérité, les malheurs se succèdent. Acculé bientôt à la faillite, il émigre avec sa famille dans un quartier défavorisé de la ville de Montréal où lui et son fils se font simples « charroyeurs d'eau, un des métiers

les plus humbles que l'homme puisse exercer sans rougir» (p. 64). À la pauvreté et à la misère s'ajoute la mort du fils aîné, privé, faute d'argent, des derniers devoirs religieux : le cadavre du jeune homme est abandonné au charnier, symbole de l'ultime dégradation. Survient finalement le fils cadet, après une longue absence de quinze ans dans les Pays d'en haut, qui rachète la terre paternelle, tombée entre les mains d'un anglophone. Il y vivra heureux avec sa jeune épouse et ses vieux parents, dont il prendra désormais soin. Au retour du fils prodigue correspond la fin des malheurs de la famille. L'ordre perturbé du monde est dès lors rétabli. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Si l'intrigue se termine d'une façon heureuse, c'est que, de préciser l'auteur, « nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples et que l'esquisse que nous avons essayé de faire eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des emprisonnements et des suicides» (p. 94). Il condamne même les romans noirs qui connaissent tant de succès, à l'époque, non seulement au Québec mais aussi en France et en Angleterre : « Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les grandes adversités» (p. 94). À l'imaginaire il préfère le réalisme, qu'il ne manque pas d'idéaliser, aiguillant, écrit Maurice Lemire, « le roman sur la voie de l'idéalisme le plus étrange » qui « ne reflète en rien la réalité sociale et historique » (p. 8-9) du Québec. Le problème qui se posait en effet au père, c'était l'établissement de ses enfants sur des terres qui ne supportaient plus le morcellement. Ici, comme dans les romans agriculturistes, ceux de Damase Potvin en particulier, le problème surgit dès que le fils cadet décide de quitter l'univers non problématique, pour utiliser l'expression de Lukács, reprise par Goldmann. De tels départs auraient dû, dans la réalité, laisser quelque répit au père et donner à d'autres membres de la famille la chance de s'établir sur la terre paternelle. Car la famille, dans la réalité, comptait plusieurs membres et le problème n'était pas d'assurer la succession sur la terre mais bien d'y établir tout le monde.

De plus, dans *La terre paternelle* perce déjà le mythe de la ville corruptrice, aliénante, refuge des déshérités, lieu de toutes les misères et de tous les malheurs, aussi dénoncée par le curé dans *Jean Rivard, le défricheur*. Quel contraste avec la richesse de la campagne où le Canadien français est promis à un brillant avenir ! Au succès assuré sur la terre paternelle le romancier oppose l'échec retentissant de quiconque se réfugie à la ville. Le père Chauvin a connu de grandes joies sur sa terre. Ses malheurs commencent le jour où il la quitte pour se réfugier au village d'abord comme rentier. Ils se poursuivent quand il s'établit dans un autre village pour y exploiter un commerce pour lequel il n'est aucunement préparé. Sa ruine le conduit à la ville, dans un minable quartier, où il exerce le métier de porteur d'eau : c'est la déchéance. Il aurait pu y mourir, avec sa femme, ce qui aurait été l'ultime dégradation. Survient le fils cadet, les poches remplies d'argent, tel un vrai chercheur d'or, qui peut racheter la terre et contribuer, selon le schéma de Claude Bremond, à l'amélioration de toute la famille après une série de déboires, qui correspondent à autant de processus de dégradation. Seul le fils aîné, en véritable sacrifié, aura à souffrir des malheurs estompés des Chauvin.

Avec *La terre paternelle*, Patrice Lacombe est le premier à concevoir la terre comme un espace romanesque parfait, non problématique, qui assure bonheur et richesse à ceux qui l'habitent. Il est également le premier à poser clairement le problème de la succession sur la terre paternelle que l'aîné, à qui le père s'est « donné », a rapidement dilapidée. En réintégrant l'espace originel, l'univers non problématique, à la suite de sa longue incartade dans les pays d'en haut, Charles, le fils cadet, empêche la famille, cellule essentielle de la société traditionnelle, de s'effriter, de sombrer dans la déchéance totale, de connaître la honte et le déshonneur.

Le roman agriculturiste

Il faudra attendre l'écrivain sague-néen Damase Potvin, au début du XX^e siècle, pour que naisse le roman agriculturiste et que soit fixé le canevas qu'imiteront par la suite une bonne vingtaine de romanciers. Dans le roman agriculturiste se pose le problème de la succession sur la terre paternelle : un père âgé veut léguer sa terre à son fils aîné, attiré par le mirage de la ville. Incapable de résister à l'ap-

pel de l'inconnu, sourd aux mises en garde du curé de son village et aux pleurs de sa fiancée, il abandonne ses vieux parents éplorés, obligés souvent de vendre la terre au plus offrant, fut-il un Anglais, pour aller s'installer au village, car le fils cadet est trop jeune pour prendre la relève ou meurt dans un accident quelconque. Si le fils ingrat, que le romancier admoneste de belle façon, car il intervient dans la trame narrative, persiste dans sa décision de rester à la ville, il paie de sa vie sa sortie du monde originel après avoir connu les pires malheurs et la déchéance complète.

C'est, on l'aura reconnu, le canevas de la parabole de l'enfant prodigue : un père avait deux fils en qui il a mis tous ses espoirs. L'un est bon, il n'a pas d'histoire ; l'autre, son double, est mauvais. Ce dernier exige, un jour, sa part d'héritage et quitte le foyer. On connaît la suite. S'il n'était pas revenu, il serait mort dans la dépravation.

Telle est, en substance, l'intrigue des romans de Potvin, des œuvres à thèse qui poursuivent une visée éminemment politique et idéologique : le salut économique et social des Canadiens français par l'agriculture. But didactique aussi, car le romancier entend montrer à la jeunesse du pays les dangers qui la guettent si elle quitte la terre paternelle pour satisfaire un rêve illusoire, des chimères.

Ainsi nous apparaît *Restons chez nous !* (1908), le premier roman de l'écrivain sague-néen. Jacques Pelletier, cultivateur à l'aise et comblé, n'a qu'un fils pour assurer la relève. Mais ce fils, Paul, est attiré par la ville. Jeanne Thérien – quel nom prédestiné ! –, sa fiancée en même temps que son adjutant, ne parvient pas à le détourner de son projet. Il quitte donc la ferme pour s'établir d'abord à Montréal puis à New York où, après avoir connu le chômage et être devenu bouvier sur un paquebot, il meurt, privé des secours de la religion catholique et de la présence des siens. Le père est alors forcé de vendre sa terre, à un étranger, à un Anglais, de surcroît, alors que sa fiancée entre au couvent. Voilà le danger qui guette la nation canadienne-française si elle ne parvient pas à garder au pays les jeunes, sa relève. Car sa mission, nous dit Potvin, n'est-elle pas de cultiver la terre et de conserver intactes et la langue et la religion des ancêtres que les déserteurs perdent à la ville ?

Dans *L'appel de la terre*⁶ (1919), Potvin introduit une variante. Le père, Jacques Duval, a deux fils : l'un, André, est bon ; il a

toutes les qualités du brave agriculteur : travailleur, honnête, sobre, consciencieux, respectueux de l'environnement. L'autre, Paul, le mauvais, malgré la présence d'un adjuvant, la fille du cultivateur voisin, également nommée Jeanne Thérien, émigre d'abord des Grandes-Bergeronnes à Tadoussac, puis à Montréal, dès qu'il s'amourache de Blanche Davis, une jolie et élégante Anglaise. Trompé parce que la jeune fille est promise à un garçon de sa race, il connaît la misère à la ville et sombre dans l'alcoolisme. Il se relève toutefois à temps et revient à la maison paternelle, le soir de Noël, sur une terre qui réclame de plus en plus de bras pour procurer aisance et bonheur à ceux qui y travaillent.

Blanche Davis est, ici, l'être tentateur, une véritable diablesse, qui a bien failli causer la perte du jeune instituteur Paul Duval. Heureusement que Jeanne Thérien, qui joue le rôle d'une alliée tout au long du roman, parvient, par ses prières et son exemple, à ramener son fiancé à de meilleurs sentiments et envers elle et envers la terre, cette terre fréquemment associée, dans les romans de ce genre, à une compagne, à une amante, à une épouse.

Parfois, et c'est le cas dans *La rivière-à-Mars*⁸ (1934), l'un des fils meurt; ici, le cadet, le bon, est emporté dans les tourbillons de la rivière traîtresse. Cette noyade confirme que le bon n'a pas d'histoire. L'autre fils, l'aîné, émigre à la ville où il connaît le malheur. Quant au père, il doit se résigner à vendre sa terre et à s'installer au village, à l'ombre du clocher paroissial, avec ses souvenirs, tout comme l'avait fait avant lui le père Pelletier, dans *Restons chez nous*!

Parfois, enfin, autre variante, c'est la fille qui est appelée à prendre la relève pour assurer la succession sur la terre paternelle. Dans *Le Français*⁹ (1925), Marguerite Morel refuse la main de son prétendant, Jacques Duval, qui veut émigrer à la ville – il le lui a avoué – pour épouser un Français que son vieux père a mis du temps à accepter. L'héroïne a compris que, si les fils du pays désertent, il faut les remplacer par d'autres, des étrangers, pourvu qu'ils parlent la même langue et pratiquent la même religion. C'est donc la paix dans l'âme que le vieux Jean-Baptiste Morel montre à sa descendance, deux enfants qu'il guide par la main dans un champ de blé, la richesse de la terre de Ville-Marie, au Témiscamingue. Comme Maria Chapdelaine, qui accepte finalement d'épouser Eutrope Gagnon, Marguerite Morel

a compris toute l'importance de sa mission : sauvegarder la race canadienne-française, assurer le salut de la race par l'agriculture.

L'univers de Potvin, on le voit, est idéalisé. Le romancier passe sous silence les misères et les privations que les agriculteurs (ou les colons) doivent s'imposer — et que dénonce Lorenzo Surprenant, dans *Maria Chapdelaine*, dont les propos choquent la mère Chapdelaine — pour ne s'attarder qu'à vanter les beautés de la terre. On sait que la réalité était tout autre et que les colons vivaient souvent dans une misère extrême, oubliés qu'ils étaient par les gouvernements qui les avaient déplacés, « relocalisés », en leur promettant mers et monde. De plus, la famille, chez Potvin, est bien différente de la famille dans la société traditionnelle; elle ne compte que quelques membres : Paul Pelletier est fils unique dans *Restons chez nous*! Sa fiancée, Jeanne Thérien, est fille unique, elle aussi. Quand elle décide d'entrer au couvent, elle prive son père de successeur. Car il arrive aussi que la vocation religieuse, l'entrée au couvent, voire la prêtrise (comme dans *Trente arpents*⁹ de Ringuelet, 1938) pose le problème de la succession sur la terre paternelle. Jacques Duval, lui, a deux fils, André et Paul. Le dernier comprend à temps son rôle. Alexis Maltais dit Picoté, dans *La rivière-à-Mars*, a, lui aussi, deux fils, dont le cadet meurt noyé. Quant à sa fille, elle épouse un journalier à l'emploi du moulin Price à Chicoutimi, incapable de s'adapter à la vie sur une ferme. Quant à Marguerite Morel, elle est fille unique, après la mort de son frère, au champ d'honneur. La patrie, elle aussi, peut réclamer des bras, et souvent les plus vigoureux.

S'il avait mis en scène une famille nombreuse, Potvin aurait, du coup, détruit la thèse qu'il entendait défendre. Avec une famille nombreuse ne se posait plus l'épineux problème de la succession. Et sans le départ du fils unique ou du fils cadet, il ne se passe plus rien : l'intrigue stagne, le roman n'est plus. Si Paul Pelletier n'est pas hanté par le désir de départ, s'il n'est pas tenté par le goût du voyage et par l'attrait de la ville, s'il reste sur la terre sagement en attendant d'épouser Jeanne et de prendre la relève de son père, comme un bon fils, il empêche le roman de se développer. Et *Restons chez nous*! est une œuvre linéaire, d'un calme plat. De même *La rivière-à-Mars* ou *L'appel de la terre...* Potvin a fait école et a exercé une influence importante sur les écrivains de sa génération.

La Scouine d'Albert Laberge, un antiroman du terroir

Le roman *La Scouine*, d'Albert Laberge, publié en 1918, est considéré comme un antiroman de la terre. L'un de ses chapitres, le XVIII^e, intitulé « Les foins », a subi les foudres de l'archevêque de Montréal, M^{gr} Paul Bruchési, au moment de sa première publication dans *La Semaine* d'Auguste Comte, frappé par la loi de l'Index et forcé de se plier à la demande du prélat qui réclame la disparition pure et simple du journal, qui n'en était qu'à son troisième numéro. L'archevêque condamne non seulement le périodique mais aussi un conte publié en ses pages de même que son auteur, qu'il accuse d'outrager les bonnes mœurs : « C'est de l'ignoble pornographie », écrit-il dans le mandement¹⁰ qu'il adresse aux fidèles de son diocèse. Disciple de l'immoral Émile Zola et du contesté Guy de Maupassant, tous deux alors frappés par l'Index, Laberge, qui s'affirme écrivain naturaliste, combat les visées des écrivains régionalistes et des élites qui ont adhéré à l'idéologie de survivance. Il veut être vrai. Aussi, aux yeux de certains commentateurs, se complait-il à peindre la terre, ses habitants et leurs us et coutumes sous les traits les plus sombres, ce qui ne s'était jamais vu jusque-là dans le prude Canada français. La préoccupation du romancier est, semble-t-il, de s'attarder à décrire, dans la vie paysanne, tout ce qui est



laideur, tristesse, souffrance, bêtise humaine, vices, fatalité, ce qui situe l'écrivain aux antipodes des romanciers de la terre. Laberge conteste ouvertement l'idéologie de survivance par la pratique de l'agriculture de subsistance. Pour lui, la vie de l'habitant est un véritable esclavage, un asservissement qui, de ce fait, n'offre aucun répit ni n'apporte aucun bonheur à l'agriculteur, dont le travail est plus difficile, plus éreintant, plus asservissant quand la nature refuse de coopérer, de collaborer. Cette grande nature tant chantée, idéalisée même, par les tenants du régionalisme canadien-français et par les romanciers du terroir, est ici peu accueillante. Qu'on en juge : « Pendant longtemps, le pays [entendons la région de Beauharnois] avait été empesté d'une odeur de charogne. Du sein de campagnes verdoyantes et des champs en fleurs, la puanteur s'élevait, écœurante, insupportable. Elle assaillait les passants sur les routes et semblait vouloir empoisonner les légers nuages blancs qui glissaient là-haut. C'est à croire que la région était devenue un immense charnier, un amoncellement de pourriture et de corruption » (p. 43). Elle devient même un obstacle au succès et contribue à la ruine de l'habitant qu'elle pousse même au suicide. Si la nature est nettement dévalorisée dans *La Scouine*, les personnages sont, pour la plupart, déshumanisés. La représentation de la famille unie, respectueuse des valeurs chrétiennes que l'on retrouve dans les romans du terroir, cède la place, chez Laberge, à une famille désunie, désarticulée, désespérée, dont les membres sont devenus des ennemis dans ce monde où l'homme est un loup pour l'homme. Les valeurs, telles le respect de l'autorité parentale, l'éducation des enfants, l'entraide et l'amour mutuel, la charité chrétienne, entre autres, ont cédé la place aux nombreux travers qu'entretiennent les habitants : égoïsme, bêtise, cruauté, dureté, intolérance, haine, cupidité, etc.

Les personnages chez Laberge ont perdu toute humanité et sont souvent considérés comme des bêtes : le Schno meurt « comme une vieille rosse fourbue » (p. 105), lui et son frère Piguin sont qualifiés de « bêtes de somme » (p. 105). Dans les champs, les travailleurs dégagent « une forte odeur de sueurs, un puissant relent d'animalité » (p. 74). Même le curé du village, au moment où il rend visite aux Deschamps, par un froid sibérien, a la figure qui donne « l'impression d'un morceau de viande saignante » (p. 55). D'autres se conduisent comme des bêtes, tel Piguin, qui, privé de repas, dévore à belles dents le cadavre, « charogne immonde mêlée de boue » (p. 105), d'un cochonnet mort-né l'avant-veille et enterré dans un tas de détrit. Tous les personnages, à l'exclusion peut-être de l'institutrice, sont tarés et d'une laideur insoupçonnée. Est-il besoin de préciser que Laberge est le seul de toute cette période à percevoir ainsi la terre comme aliénante et le travail de l'habitant comme un véritable esclavage. L'écrivain, comme ses modèles naturalistes, refuse toute commune mesure. Œuvre de contestation, *La Scouine*, selon Paul Wyczynski, auteur de l'édition critique du roman, l'est d'une double façon : « Laberge conteste d'abord les conditions de la vie paysanne dont *La Scouine* s'inspire ». Il conteste aussi, indirectement, la notion même du roman de la terre au Québec.

< Albert LABERGE, *La Scouine*, Les Quinze, 1981 (Première publication, 1918).

En dépit du roman de Laberge, tiré à un peu plus d'une centaine d'exemplaires, force nous est de constater que le roman de la fidélité, ainsi qu'on l'a appelé aussi, ne tire pas sa révérence avec la publication de *Trente arpents* (1938) de Ringuet ou du *Survenant*¹¹ (1945) de Germaine Guèvremont. Dans ces deux derniers romans, la relève est loin d'être assurée : Euchariste Moisan meurt sur la terre de l'exil, aux États-Unis. Quant au nom des Beauchemin, il s'éteint à jamais au Chenail-du-Moine avec la mort d'Amable, victime d'un accident dans le port de Montréal, et de Didace, les deux derniers de la lignée mâle. Il semble bien, dès lors, que l'avenir de la race canadienne-française ne soit plus relié à l'idéologie terrienne. Avec la Deuxième Guerre mondiale, le roman se déplace de la campagne à la ville; à l'idéalisme des romans du terroir succède le réalisme des romans de mœurs urbaines et des romans psychologiques, qui auront cours, après 1945.

Notes

- 1 Charles Guérin. *Roman de mœurs canadiennes*, Montréal, G. H. Cherrier, Des presses à vapeur de John Lovell, 1853, vii,359 p. [Édition] présentée et annotée par Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1978, 392 p. (Collection du Nénuphar).
- 2 Jean Rivard, *le défricheur. Récit de la vie réelle*, postface de René Dionne, Montréal, Hurtubise HMH ltée, 1977, p. 1-173; Jean Rivard, *économiste, op. cit.*, p. 177-367.
- 3 Maria Chapdelaine. *Récit du Canada français*, présentation d'Aurélien Boivin, Montréal, BQ, 1990, 203 p. [1^{re} édition : Montréal, J.-A. Lefebvre, éditeur, 1916, xix,244 p.].
- 4 *La terre paternelle*, préface de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1981, 105 p. (« Bibliothèque québécoise »).
- 5 *Restons chez nous !*, Québec, J.-Alfred Guay, 1908, 243 p.
- 6 *L'appel de la terre. Roman de mœurs saguenayennes*, Québec, « L'Événement », 1919, vi,186 p.
- 7 *La rivière-à-Mars*, Montréal, Les Éditions du Totem, 1934, 222 p.
- 8 *Le Français. Roman paysan du « pays de Québec »*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1925, x,346 p.
- 9 *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 1938, 292 p.
- 10 Un extrait du mandement figure en note dans l'édition critique du roman qu'a préparée Paul Wyczynski, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 297 [1] p. [v. p. 30]. (« Bibliothèque du Nouveau Monde »). On consultera notre article « Audaces littéraires et censure », dans *Cap-aux-Diamants*, n° 49 (printemps 1997), p. 26-30, où nous parlons de la censure dont ont été victimes les romans *Marie Calumet* (1904) de Rodolphe Girard, *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge, *Les demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey et *Orange sur mon corps* (1944) d'André Bélard.
- 11 *Le Survenant. Roman*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, 262 p.